

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Pierre VULLIEMIN

Intellectualisme et réalités

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1972, tome 68, p. 35-38

© Abbaye de Saint-Maurice 2013

Intellectualisme et réalités

« Je pense, donc je suis. »

Mais non ! Je suis — en conséquence de quoi je puis aussi penser.

Je puis penser, car je suis vivant : nul cadavre ne pense. La pensée honore la vie, et se doit de la servir. Négatrice de vie, la pensée est malade — à la folie : elle nie ses propres racines, et débouche sur le suicide.

La toute-possibilité du mental reflète à sa façon la Toute-Possibilité divine. Cédant à la tentation, dès que le mental se démesure et transgresse les limites de sa nature, il devient Prométhée, et œuvre à sa propre perte.

Quelles sont-elles, les limites du mental ? — Elles sont celles qu'impose la vie, ou le réel vivant. — Même s'il considère la réalité de la mort, étant lui-même vivant, le mental ne la peut considérer qu'à partir du réel vivant. (La mort, comme le néant, ne **sont** qu'en « comparaison » avec le vivant, avec l'être.)

De fait, néanmoins, le mental incline à dérober la première place à la vie, à se substituer à elle, en foulant aux pieds ses lois. Il en fut toujours ainsi ; jamais encore avec l'actuel sans-gêne.

Le mental contemporain s'arroge des droits outreucidants. Nourri et servi par les moyens techniques d'information modernes, il envahit sans obstacle et à peu de frais tout l'espace planétaire, répandant sans discrétion toutes les idées et toutes les opinions.

Chacun rêve d'être un « intellectuel ». Il suffit, pour l'être, d'exprimer plus d'idées ou d'opinions qu'on ne fait de choses concrètes. « Le métier des intellectuels est de remuer toutes choses, sous leurs signes, noms ou symboles — sans le contrepois des actes réels », écrivait Paul Valéry.

Malgré la racine commune aux deux vocables, **intellectuel** et **intelligent** ne sont pas synonymes — et tant s'en faut hélas ! — Cette vérité échappe à beaucoup de ceux qui prennent connaissance avec le sérieux qu'on sait des opinions et des pensées de quiconque sur tout. (Voyez les interviews ! « Que pensez-vous, Madame, Monsieur, mon cher, de... ? »)

Ce qu'on élabore de ses mains pèse un pétale à côté de ce qu'on **opine**. On met ses titres de noblesse dans le mental. On « mentalise » toute la création : art, sentiment, cœur, religion même. L'amour maternel passe au crible de l'analyse ; sous l'effet de ce détergent, il ne reste, de la chaleur et de la tendresse d'une mère, qu'un squelette au rire pétrifié.

Plus d'autres monnaies d'échange, entre humains, que « réflexions » et « discussions » ! Plus d'autres « prises de conscience » que cérébrales ! « Carrefours », « tables rondes », « mises en commun » ne groupent que des cerveaux. Nulle manière de se connaître ni de se réjouir ensemble, qu'en débattant des idées !

Certes, la moderne technique a délié l'homme de la plupart des servitudes physiques dont les exigences le ramenaient, sans lésiner, aux réalités primordiales de sa nature. Ces facilités mêmes l'ont livré sans contrepoids à l'illusion mentale. Cela reste vrai même chez des hommes simples : la supériorité d'une technique qu'ils ignorent risque d'être, à leurs yeux, garante de la qualité des idées qu'elle leur transmet.

L'intelligence (inter-legere : cueillir, recueillir entre) perçoit et cueille, entre toutes les fleurs, les plus belles de vérité — et en lie un heureux bouquet. L'intelligence est autant perspicace que chaleureuse. Elle est toute vie, et vise à la vivante lumière.

Vivante, l'intelligence ne saurait ignorer la vie sans tomber dans l'absurde ; sans se nier soi-même.

Tandis que le mental de l'intellectuel se permet plus qu'à son tour ce genre de niaiserie.

La bêtise n'est pas une moindre intelligence ; elle est une anti-intelligence (comme la grenouille de la fable, qui n'est pas un moindre-bœuf, mais une « anti-grenouille » !).

Une souris blanche, rigoureusement immobilisée, développe en peu d'heures un ulcère d'estomac ; elle guérit spontanément après remise au large.

Les humains s'immobilisent à longueur de vie : des bancs d'école aux fauteuils-club, à travers l'automobile, le vélomoteur et les ascenseurs.

Un chien d'expérience, privé de tout sommeil, meurt en quelques jours. Le bon chef fait dormir ses hommes : trop fatigué, le soldat ne se dérange pas plus, en cas d'alerte, pour aller quérir son masque à gaz, que ne le fait, au moment du naufrage, le voyageur, pour saisir son gilet de sauvetage.

Les humains rognent sur le temps de sommeil, nuit après nuit, sous tous prétextes (ils apprennent même les langues « en dormant » !). Des éducateurs bien intentionnés convoquent le soir, après les cours, leurs jeunes gens à des « réunions de réflexion ». Thèmes louables et actuels... Mais, de par fatigue, le rythme des échanges traîne et la qualité défaille ; nul n'a plus la force de conclure ; on se reverra donc, un autre soir, pour « reprendre la question »...

Amédée a quinze ans. Déjà grand, il grandit encore. Rentrant du collège, à peine franchi le seuil de la maison, il grogne, critique et réclame. N'allez pas alors lui demander le moindre service ! ce serait une explosion de révolte contre l'universelle injustice dont il est toujours l'innocente victime... — Ses parents le connaissent ; avant tout, sur le pas de porte, sa mère lui met en main du pain et du fromage. Quelques instants plus tard, Amédée est redevenu l'excellent garçon qu'il est... quand il n'a pas faim !

Les humains, les jeunes humains surtout, dédaignent le manger, dans ce monde qui ignore la faim : point de petit déjeuner, une « assiette » dans un « snack », quelques pâtisseries de-ci de-là, un « Coca », cigarettes et cafés. De jour en jour, de mois en mois, d'année en année... La table familiale parfois n'existe pas ; ou bien, elle semble brimer la liberté rêvée. Le repas prend du temps ; n'est-il pas, du reste, l'expression de cette haïssable « société de consommation »? — lisons plutôt ou discutons ! Et puis il y a la « ligne », qui est au filiforme...

A l'agressivité d'Amédée — au ventre vide, succède la morne apathie du prisonnier chroniquement sous-alimenté, chez qui le désir et l'espoir mêmes de vivre se sont éteints...

De tous les organes du corps humain, le système nerveux central seul ne supporte pas une asphyxie supérieure à trois minutes.

Les humains fument à longueur de journée en salles closes, tandis qu'ils cherchent comment combattre la pollution de l'air. Gravement, des intellectuels accouchent de pensées nées d'un cerveau enfumé (elles en portent le sceau !), et laissent à quelques archaïques le soin d'entraîner leurs poumons sous le ciel.

Une civilisation qui perd le sens du jeu glisse vers le tombeau. Huizinga le démontre sans ambages dans son ouvrage « Homo Ludens ». Le jeu présuppose la liberté : celle d'accepter sa règle. Plus on est libre intérieurement, et mieux on perçoit l'aspect ludique de toute chose, et mieux on accepte les lois du jeu. Être beau joueur signe une maturité. Prendre les choses au tragique dénote le contraire.

Le jeu ne s'oppose pas au sérieux. Mais qui se prend au sérieux est inapte à jouer.

Le jeu s'oppose au désordre et à l'aboulie. Il est vie.

O hommes ! puissiez-vous encore jouer !

La paresse trahit la nostalgie du paradis. Le travail est un châtement, et doit le rester. « Requiescant in pace ! » Qui n'aspire plus au « farniente » (en dehors même de toute accablante fatigue), il a perdu le sens du céleste. Chaque animal paresse.

Mais l'homme...

Et quand la paresse revêt ses atours, elle devient flânerie : démarche édénique dans le jardin de la création, contemplation de la nature. Là, l'homme reçoit tout ce que Dieu lui offre, sans effort et sans intention, ni avide ni blasé.

Mais qui flâne encore, fût-ce en secret ?

Ces quelques réalités de la vie sont là. Leur mutuel équilibre, fait de modération et d'aisance, offre l'image d'une sphère, symbole de perfection.

Seul son centre détermine une sphère. En lui seul elle se peut réduire, car de lui seul elle procède.

Le centre de l'homme est son Créateur. Sans Lui, point d'équilibre, et point de vie.

La prière et l'oraison sont les références de l'homme à son Centre divin, Source de la Vie, et de la Vérité.

Dr Pierre Vulliemmin